Badische Landesbibliothek Karlsruhe

Digitale Sammlung der Badischen Landesbibliothek Karlsruhe

Voyage pittorèsque fait à Bade, Rastadt et Carlsruhe en 1839 - Cod. Karlsruhe 3489

Karlsruhe, 1839-1849

Chapitre 27. Le chateau

urn:nbn:de:bsz:31-301015

Visual Library

Carlsruhe.

Chapitre 27.

Le Château.

C'était un jour de dimanche, un soleil brillant m'appelait de bonne heure hors de mon hotel. Toutes les séductions de la veille, ardents agités mes esprits et suspendu mon sommeil, il me tardait de reprendre le cours de mes impressions. Je me jettais donc de nouveau avec délices, mais sans tête, à travers toutes ces rues rayonnantes ou transversales. Je parcourus cette grande rue, qui est comme les grand axes de ce petit monde, et coupai tous les rayons et à chaque intersection m'apparaissait cette élégante tour centrale, qui était de point de vue à chacune d'elles. La population commençait à descendre dans les rues, et appelée par le culte de

l'éternel, elle circulait plus que de coutume. C'est alors que je vis l'impression que nous avions laissé dans le noble coeur de ces allemands que nous avions si longtemps combattu ou associé à notre gloire. Combien mon amour propre national ne fût il pas flatté, lorsque moi, étranger au milieu de cette population à laquelle j'étais inconnu, mais portant à ma boutonnière le signe de l'honneur Français, je reçus partout en passant, les hommages adressés à notre vieille gloire que les Badois partagèrent. Chacun se détournait pour me livrer passage et le chapeau bas semblait saluer le drapeau d'Austerlitz ou de Wagram.

Après cette vague promenade, je me dirigeai vers le chateau,

e considerai con grand' attentione qu'elle animate muraglie, che spirano al vivo le miserie delle corone, in mezzo alle loro apparenti adorate felicità.

(Le cardinal Bentivoglio)

J'entrai d'abord dans le jardin du chateau, toujours

ouvert au public, mais où l'on ne voit que la jeune femme rêveuse, venir de loin en loin, comme le papillon ou la colombe amoureuse. C'est encore un de ces jardins dits Anglais, dont les allées tortueuses allongent la promenade sans agrandir l'espace.

Des longs alignemens si je hais la tristesse,
Je hais bien plus encore le cours embarassé
D'un sentier qui pareil à ce serpent blessé,
En replis convulsifs s'entrelace sans cesse.

(Delille.)

Une fontaine à l'entrée, un pavillon chinois dans les massifs, sont les seuls ornemens de ce triste jardin. Cependant on y voit des fleurs, elles entourent le chateau qui semble sortir de la corbeille de Flore. Je pardonne la monotonie du reste, puisque je puis jouir de leurs brillantes couleurs, respirer leur parfum délicieux. Là se trouvent réunis la rose naissante, le camélia élégant, la giroflée aux suaves odeurs, le Géranium varié, le lys aux pétales d'or au calice d'albâtre simbole de pureté, le Myosotis que

La main du poëte cherche au milieu des herbes de Juillet, et toutes ces intelligences végétales auxquelles la superstition orientale a donné millions de sentiments, toutes cette nuée d'encens échappée à la guirlande de la reine des fleurs.

Aucune nation n'a résisté au charme qui s'attache aux fleurs. Le Camoëns rapporte, qu'il existe, près du Gange, une nation qui ne se nourrit que du parfum des fleurs, voilà la femme telle que je la conçois; une sylphyde vivante d'air embaumé et d'encens. Les chinois, dit un autre, se prosternent encore devant une fleur. Leur culte, en effet, ne parlerait-il pas plus au cœur que celui de tous les monstres dont l'homme s'est souvent fait des dieux. Enfin, dit un troisième, chez les Turcs jaloux, où la voix d'un amant ne peut aller jusqu'à celles qu'il aime, un Selam ou bouquet de fleurs, lui sert d'interprète. Sur une pensée il écrit son amour, par un souci, il fait connaître son martyre, par une tulipe il adresse un reproche, par la fleur d'oranger il marque son espérance.

Sous exprimez l'amour les fleurs semblent éclore,
Leur langage est muet, mais il est plein d'appas;
Un amant pour une fleur, à celle qu'il adore,
Dit: aimez-moi et ne m'oubliez pas.

Quelle langue pourrait mieux convenir à l'amour! et
l'amour lui-même, n'est-il pas une fleur de la jeunesse.
Mais dans un jardin anglais, où trouver ces muets
interprètes des coeurs. Un tendre amant y est donc
obligé de dire tout ce qu'un coeur timide n'ose avouer,
tout ce qu'un coeur innocent n'ose entendre. En le
confiant à une fleur, ce doux langage d'amour, tire plus
de suavité de son parfum, plus d'éloquence de ses vives
couleurs, plus de hardiesse de la timidité même de ses traits.

J'entre dans le chateau et demande la permission
de le parcourir. On me confie à un grand allemand couvert
d'un habit rouge galonné, il paraît qu'une taille de géant
est d'étiquette chez le prince. Mais mon géant n'a pas
le privilège de parler français, et je ne puis établir de
rapport avec lui qu'à l'aide de la pantomime. Il me

promène aurez des chaussées à travers une série de pièces
nües et sans ornemens. Seulement on voit çà et là
quelques petits cadres contre les murs, dans lesquels on a placé
quelques gravures coloriées représentant les différens uniformes
de la petite armée grand ducale, et sans doute tirées des
cartons des enfants du prince. Une vue de Stockholm peinte à
l'huile par une princesse de Bade et qui n'est pas mal pour
une princesse, car elle serait bien pire qui ne le serait pas,
une fort belle tête de Villard en tapisserie exécutée à St
Pétersbourg et qui fait honneur aux Gobelins, un cheval
de bois qui sert aux jeux gymnastiques des fils de
Léopold: Enfin dans une petite pièce éclairée par une
seule fenêtre, le trône ducal. C'est un simple fauteuil
d'accajou recouvert en Velours cramoisi placé sur une
estrade d'une seule marche au dessus du sol, sans doute
d'après le rang que le grand duc tient dans la hiérarchie
des Souverains. Ce fauteuil est surmonté d'un Baldaquin
d'où descendent des rideaux de Velours soutenus par des
cordons de soie. C'est là que le Souverain de ce petit état

poses lorsqu'il veut paraître dans tout son éclat. Chacun dira, que c'est mesquin! que pas la moindre petite dorure? pas la moindre. C'est que Léopold ne voyait que du bonheur de ses sujets, de la bonne administration du pays confié à ses soins et de l'amour que lui portait son peuple. quant à cet éclat, il ne lui manque pas et il a le bon esprit de s'en contenter, et d'en mépriser tout autre.

Je montai un bel et large escalier et me trouvai dans la salle de réception ou de bal. Elle est située dans la gallerie qui unit la tour au Château. Sous cette fois je me crûs dans l'habitation d'un prince, elle étincelle de dorures, de glaces et un grand nombre de lustres en cristaux de Bohême, doit lui donner un éclat prodigieux aux lumières. A la suite de cette brillante salle, est un petit salon octogone situé dans la tour et non moins brillant que la salle qui le précède. Sur son pourtour règnes une élégante gallerie où se placent les musiciens. Il est désigné sous le nom de

Sallon de concorde. On monte de là au Belvédere.

Arrêtons-nous là, d'autant plus que tous nous y convie. Quel tableau ravissant! qu'ici la nature est belle! qu'elle est grande, variée, éblouissante! J'étais en extase, mes yeux ne suffisaient plus à mes sensations, mes sens aux émotions de mon âme... c'était sublime de grandeur et d'effet. L'homme aussi est venu ajouter l'œuvre de son génie aux sublimités de la nature, comme si il devait en joignant son action à la sienne lui servir de complément. Vous voyez devant vous Carlsruhe déployant son superbe éventail de rues, où circulent si largement l'air et la lumière le bien de tous, et que l'œil embrasse et prolonge dans toute leur étendue. Voilà de l'homme... du côté opposé vous voyez cette immense forêt de Hardwald percée de ces nombreuses allées droites et rayonnantes sur vous, que vous avez peine à suivre dans toute leur longueur, tant elles semblent aller se confondre avec l'infini, au delà un encadrement de sombres montagnes terminent l'horizon, Voilà la nature!

Ces ruines du Vieux château de Eemberg s'apperçoivent dans le lointain, et viennent, au milieu des jeunes et brillantes impressions des choses modernes, nous dire que tout passe, que tout finit!

En sortant du château je vis se diriger vers son aile gauche un grand nombre de personnes, un livre à la main; allez y allaient assister dans la chapelle du prince, aux cérémonies du culte protestant. Désireux de voir la famille ducale, je suivis la foule et j'entrai dans le temple. Tout y est simple et sans le moindre décors. Une galerie règne surtout son pourtour et sert à la séparation des hommes et des femmes. Les femmes sont au rez-de-chaussée les hommes dans la galerie. après une assez longue attente, le Duc, la Duchesse, leurs filles aînées, les deux premiers de leurs fils, parurent à une tribune du fond qui correspond à leurs appartements. Le Duc est en uniforme, ses fils en bourgeois. Léopold est un bel homme d'une cinquantaine d'années. Sa figure est pleine et colorée, sa physionomie ouverte, il a l'air

heureux et satisfait. La princesse Sophie sa femme, chez laquelle coule le sang du grand Gustave, est une brunette de quarante ans environ, pâle, à l'œil noir, aux lèvres minces, se terminant de chaque côté un peu loin de l'axe de la figure, l'air un peu triste, peut-être par l'effet du recueillement ou de son état de grossesse avancée. Sa fille, tendre et jolie blonde, résume en elle la candeur des anges et la grâce des Silphydes. Ses deux fils, âgés de quatorze à quinze ans, m'ont paru gracieux. Mais ce ne sont pas là les seuls enfans de Sophie-Léopold, le nombre en est assez grand, on voit la nomenclature, par ordre de génitures: Alexandrine, Louis, Frédérick, Charles, Guillaume, Marie, auxquels il faut ajouter au moment où j'écris, Cécilia-Augusta, dont la grande Duchesse vient de d'accoucher.

L'orgue se fait entendre, les chantres commencent; le prince un livre à la main, mêle sa voix aux voix des assistans et pousse des sons de toute la force de

ses poumons, dilattant sa bouche comme le pavillon d'un cor. Moi dont la curiosité est satisfaite, je les laisse chanter et prêner tout à leur aise et vais visiter les Eglises et autres temples de la ville.